

Y A-T-IL UNE PROBLÉMATIQUE DE LA NATURE CHEZ MAURICE BLONDEL?

Marie-Jeanne Coutagne
Aix-en-Provence, France

Il peut paraître moins paradoxal que convenu de s'interroger sur la présence d'une problématique de la nature dans la philosophie de Maurice Blondel. La réponse, en effet, semble évidente: plus que de la nature il y est question du surnaturel! Nous sommes donc moins en philosophie qu'en théologie et les penseurs d'aujourd'hui n'y peuvent glaner tout au plus que quelques pensées obsolètes!

Cette présentation courante constitue en réalité une défiguration, liée d'ailleurs aux polémiques dont Blondel a été l'objet et dont il n'a cessé de vouloir s'échapper pour prendre enfin toute sa mesure. C'est surtout une infidélité à l'intention profonde du philosophe d'Aix, qui a toujours souligné le caractère proprement philosophique de sa doctrine: son champ de recherche, considérable, ne néglige nullement la multiplicité des registres du concept de nature.

De ce point de vue le concept novateur de la pensée blondélienne, «l'action», contient dès l'origine le germe d'une réflexion féconde, dont on trouve dès le maître-livre de 1893 les premiers linéaments.

Nous voudrions donc tenter ici d'ouvrir simplement quelques pistes de réflexion qui prennent en compte un visage plus complet de la philosophie de l'action et nous engageant à effectuer une relecture en vue de mettre en évidence les quelques arêtes vives encore insuffisamment étudiées aujourd'hui. Cela nous permettra peut-être d'envisager plus, de repenser à nouveaux frais la problématique de la nature dans le champ conceptuel de la philosophie française du début du XX^e siècle.

Dans les sciences, critique de l'idée de nature

Toute conception philosophique de la nature est étroitement solidaire de la conception que les sciences ont de la nature. Or, au XIX^e siècle, la science devient la nouvelle idole, et ses succès laissent entendre qu'elle devient capable de pénétrer les secrets de la nature. Nature, science de la nature, certitude scientifique, dessinent les contours d'une «foi»¹ apparemment inébranlable dont les présupposés métaphysiques sont rarement mis en

¹ Robert Lenoble, *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 382.

question². C'est justement par le détour d'une vigoureuse critique des sciences positives et du positivisme que Blondel tente de renouveler la réflexion.

On connaît le point de départ de *L'action*: Oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens et l'homme a-t-il une destinée?³ Il est donc essentiel de se demander si la nature peut constituer une sorte de «réalité nue» imposant à l'homme une conception nécessaire de la destinée, sorte de message qu'il se contenterait d'enregistrer dans une science où il ne mettrait rien de lui-même et de son âme.

Après avoir établi que nous voulons quelque chose et non pas le néant (*volo aliquid*, ce qui est en somme le cogito blondélien⁴), cet *aliquid* se cherche tout d'abord dans les phénomènes et pourrait se limiter aux faits objectifs qu'étudient les sciences. Serait-ce donc la nature?

Mais, en réalité, rien ne ressemble moins que la nature à ce que l'on appelle un «fait scientifique». L'objet de la science positive n'épuise pas le contenu de l'expérience. Il se détermine dans un champ plus vaste et laisse subsister un double domaine en dehors de lui: en-deçà et au-delà.

La critique blondélienne⁵ opère ici un véritable retournement qui, sans jamais remettre en cause l'objectivité et la scientificité des sciences positives, en limite la prétention. Cette justification critique par procédé de «rétorsion»⁶ aboutit à une mise en perspective du concept de nature reçu par les sciences positives. Le soupçon est nécessaire: le naturel est rien moins que naturel; c'est comme le dira Heidegger, à sa manière certes différente du philosophe d'Aix, un «historial»⁷ qu'il faut inexorablement questionner.

D'une part, la science apparaît comme un symbolisme certes lié et suivi qui ne doit à aucun moment «faire de la métaphysique sans le savoir»⁸. Ainsi, par exemple, le transformisme en constitue un modèle significatif. L'homogénéité déterministe prétend être conçue comme la cause de l'hétérogénéité concrète. Or il ne peut s'agir ici tout au plus que d'«une alchimie de la nature»; c'est d'un seul mot, noter à la fois ce que le transformisme a d'utile et de fécond et ce qu'il a de transitoire et d'incomplet⁹;

² En dehors de J. Lachelier, F. Ravaisson, E. Boutroux ou L. Ollé-Laprune, dont la réflexion est bien connue de Blondel, peu nombreux sont ceux en effet qui dénoncent l'impasse du positivisme liée à une métaphysique déficiente. Cf. J.-L. Dumas, *Philosophies minoritaires*, 1992 (à paraître); cf. aussi Henri Gouhier, *Allocution du Colloque d'Aix*, Aix, Ophrys, 1963, p. 23 s.

³ M. Blondel, *L'action: 1893: essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique* (Abrév.: A), Paris, PUF, 1973, introduction, p. VII.

⁴ Marc Leclerc, *La destinée humaine: pour un discernement philosophique*, Namur, Culture et vérité, 1993, p. 115; cf. M. Renault, *Déterminisme et liberté dans L'action de M. Blondel*, Lyon, Vitte, 1965, p. 87, etc.

⁵ M. Blondel, A, chap. II, p. 62 s.

⁶ Plus grande qu'on ne croit est la dette de Blondel vis-à-vis d'Aristote, voire de saint Thomas; cf. M. Leclerc, *op. cit.*, p. 28, 38, etc.

⁷ Martin Heidegger, *Qu'est-ce qu'une chose?*, Paris, Gallimard, 1971, p. 50 s.

⁸ M. Blondel, A, p. 74.

⁹ *Ibid.*, p. 71.

car la science ne peut qu'avancer des hypothèses qui symbolisent¹⁰ le concept que compose l'univers, «pressentiment de vérités qu'une science plus avancée devra définir et limiter en les complétant».

D'autre part, l'objet construit par les sciences est doublement débordé: par ce qui est donné, sorte de «reste» naturel, dont il rend compte sans l'épuiser jamais, mais aussi par l'acte subjectif qui est toujours présent au cœur de la pensée scientifique. Argumentation par «rétorsion» et méthode des «résidus»¹¹ se conjuguent pour faire apparaître en notre action et notre vouloir, au cœur de l'effort scientifique, un double résidu irréductible que les sciences ne peuvent atteindre mais qui les fonde. La nature excède le discours scientifique, et loin d'être extérieure à la dialectique de l'action, elle en constitue une composante irréductible.

La nature: extase et désir

Dénoncer les fallacieuses prétentions du scientisme et du positivisme, c'est en même temps critiquer les illusions du déterminisme et sauver la liberté:

La liberté, ce scandale de la science, la voici donc affirmée par la science même, par une science plus complète et conséquente à la loi de son progrès. Elle est, puisque le mouvement de la science et de la conscience ne s'explique pas sans elle. Elle est, puisque, par le point où l'on pose ce que le déterminisme a de vrai, on y échappe¹².

On pourrait reconnaître ici les termes d'un problème posé à la manière kantienne¹³. Toutefois la conception kantienne de la liberté suggérerait une opposition et une rupture radicale avec les déterminismes de la nature, une liberté absolue et radicalement transcendante. Sans doute Kant est-il d'un recours précieux contre les équivoques psychologiques de l'empirisme, mais

¹⁰ Le terme est évidemment employé ici par Blondel en un sens leibnizien (cf. Leibniz, *Monadologie*, § 61), la nature serait une sorte d'«expression» de l'esprit. Dans la *Trilogie*, Blondel corrigera et précisera l'aspect trop idéaliste de cette conception sans modifier le sens de sa critique.

¹¹ Blondel fut toujours intéressé par les méthodologies scientifiques et particulièrement celles de Bacon et surtout de Stuart Mill (*System of Logic* III, 8, § 5, etc.) qu'il examine avec minutie dans les cours qu'il professe par exemple au lycée Mignet en 1887-1888, en même temps qu'il rédige les premières pages de sa thèse; cf. M. Blondel, *Cours inédits*, Thèse de Doctorat, Université catholique de Lyon, présentée par M.-J. Coutagne, janvier 1993 (à paraître). Il y reviendra encore dans la *Trilogie* (*Action I*, p. iv-v; xviii-xxviii; *La pensée I*, p. xl-xli).

¹² M. Blondel, *A*, p. 121.

¹³ Sur les rapports entre Blondel et Kant voir en particulier M. Jouhaud, *Le problème de l'être et l'expérience morale chez M. Blondel*, Paris, Louvain, Nauwelaerts, 1970, p. 198-309.

Blondel ne cesse de se démarquer de ce point de vue qui divise la personne, donne à la morale un poids disproportionné et un fondement abstrait, et suppose enfin dans la nature une menace. L'action en sa dialectique profonde présuppose, en réalité, une «liberté ennaturee»¹⁴, c'est-à-dire riche d'un déterminisme antécédent comme d'un déterminisme conséquent, une synergie constante entre nature et liberté.

La dialectique de l'action fonde la liberté et présuppose un mouvement à la fois extatique et cycloïdal¹⁵.

Après avoir absorbé et dominé tout l'objet de sa connaissance et tout le dynamisme de la nature, le sujet se trouve obligé de sortir de lui-même et de se soumettre à une loi de détachement, justement pour ne point s'enchaîner à une forme imparfaite de son propre développement¹⁶.

Car l'action, après avoir émergé de la nature en la dépassant, passe ensuite de la conscience à la nature et ne peut éviter de se commettre nécessairement dans le déterminisme des puissances extérieures. La véritable hétéronomie serait de la méconnaître et de prendre notre intention de liberté pour la liberté même¹⁷.

La nature est donc intérieure au dynamisme même de l'action. Elle s'appréhende comme contenue dans cet «intervalle» du voulant au voulu; elle est tout entière une médiation qu'il faut vouloir, puisque nous voulons la fin¹⁸. La nature est cet «obscur de l'acte» que la suite doit éclaircir, modifier, que la liberté se doit d'assumer sans pour autant jamais parvenir à se rejoindre soi-même.

Dans la thèse de 1893, Blondel n'hésite pas à développer avec minutie une philosophie du corps qui s'appuie sur cette conception de la nature, obstacle et moyen. La tentative de l'action pour s'égaliser et réaliser l'intention a comme résultat l'effort organique: le corps est la première nature par où advient à soi l'être libre¹⁹.

L'action est donc le véritable lien substantiel, le *vinculum* de l'esprit et de la nature, mais la nature est à son tour l'intervalle toujours béant où l'esprit et la liberté se réalisent sans jamais s'achever.

¹⁴ H. Duméry, «Blondel et la philosophie contemporaine», dans *Esprit*, 18 oct. 1950, p. 473.

¹⁵ P. Olivier, «Provocation chrétienne et réflexion philosophique», dans *Recherches de Science religieuse*, 81/3 (1993), p. 354.

¹⁶ M. Blondel, *A*, p. 137; cf. déjà p. 133-134.

¹⁷ La synergie est en effet toujours «allergie», cf. M. Blondel, *Lettres philosophiques*, Paris, Aubier, 1961, p. 163-164.

¹⁸ M. Blondel, *A*, p. 194-195.

¹⁹ *Ibid.*, p. 150, 163, etc. M. Renault emploie une expression dont la concision est révélatrice: «l'action se coapte la nature», *op. cit.*, p. 156.

La nature pourrait bien être le lieu d'effectuation jamais substantialisé de cette dynamique intérieure qui habite les êtres, l'homme d'abord: ce qui rend possible et réelle l'action.

Sans doute eût-on aimé des développements plus amples dans le maître-livre du philosophe d'Aix. Tout se passe comme si cette conception radicalement nouvelle de la nature était comme enveloppée dans la dialectique de l'action. Il faudra attendre la «trilogie» tardive pour découvrir quelques éclaircissements. Pourtant là où on souhaitait une reprise, on découvrit une véritable nouveauté: la description d'une ample dialectique de la nature que la thèse de 1893 n'appelait pas directement. Pensée «cosmique», histoire de la nature, hiérarchie dynamique²⁰ cernent les contours d'une réflexion plus réaliste. Nous ne trancherons certes pas ici la question épineuse de l'unité de l'œuvre blondélienne. Précisons seulement combien, au cours de cette évolution sensible, Blondel reste fondamentalement fidèle à son intention critique première et à ce qu'il nommait, dès 1893, la logique de l'action.

L'action, c'est, en somme, le désir en acte²¹. Unité et totalité: tel est son objet et le moteur intime de son dynamisme: c'est dire que la nature n'est jamais un objet réifié que l'action pourrait écarter après usage. Elle est cette béance, cette déchirure, ce passage, cette Pâque inévitable, où l'homme se dépassant advient à soi en s'ouvrant à l'Autre.

Nature et transnaturel

Nous pouvons maintenant aborder de façon plus adéquate la question des rapports entre nature et surnature qui constitue indéniablement un des centres vifs (mais non le seul) de la problématique blondélienne de la nature.

L'idée maîtresse de la philosophie: tout semble se produire d'en bas; mais tout réellement procède d'en haut; et rien ne serait ni connaissable, ni réel, si tout n'était pas attiré à une assomption. La clef de voûte dont nous parlions tout à l'heure, il semble qu'elle ne vient que la dernière; car l'on commence par élever les parois, pour bâtir le centre en bois; et à cause de cela, on s'imagine peut-être qu'on la placera elle aussi par le dessous. Mais non; elle sera descendue d'en haut. Ce n'est pas à dire inversement, comme d'autres semblent le supposer, qu'on la mette la première en l'air sans qu'elle ait à s'appuyer sur tout l'ensemble de la voûte: elle la porte plus qu'elle n'est portée par elle, et tout s'effondrerait sans elle²².

²⁰ M. Blondel, *Action I*, Paris, 1936, p. 73; *La pensée I*, 1, 2, 4, 6, p. 95-96, etc.

²¹ Jean Lacroix, *Le désir et les désirs*, Paris, PUF, 1975, p. 151 s.

²² M. Blondel, *Itinéraire philosophique*, Paris, Spes, 1928, p. 263; cf. A, p. 104, 114, etc.

En effet, comme on le voit, la perspective est inversée et la nature apparaît comme un réservoir d'énergies organisées par une finalité dont elle est un moyen. Nulle trace d'immanentisme ou de panthéisme: si la nature est moyen, elle est aussi, nous le savons, béante, disponible pour un «surnaturel» qu'elle ne peut enclorre. L'état de nature, la nature pure, sont de pures abstractions, précisément parce que la nature, et surtout celle de l'homme, ne peut trouver son équilibre dans l'ordre naturel²³.

C'est pourquoi, dans sa tentative d'expliquer sa démarche aux théologiens comme aux philosophes, Blondel en est venu à forger le concept de «transnaturel». Par là il s'agit de faire signe vers la dialectique de l'action, de la nature et de la liberté, et d'exprimer le caractère «instable»²⁴ d'un être qui n'ayant plus (ou n'ayant pas encore) la vie surnaturelle, y est constitutivement appelé et garde «le stigmate d'un point d'insertion préparé et comme une aptitude à recevoir la restitution dont il a besoin pour ne pas rester en deçà de sa destinée réelle et obligatoire»²⁵.

Ainsi la nature est-elle à la fois moins et plus que la nature même creusée en son axe, en raison de sa béance, de son insuffisance, mais mue par un dynamisme dont elle n'est ni le fondement, ni l'origine. En quelque sorte, comme à Rome, au Panthéon d'Agrippa, il demeurera toujours «un trou par en haut» et la fin visée dès l'origine ne se réalisera que par-delà l'ordre naturel tout entier. Il faut être infidèle à la lettre de l'adage aristotélicien et le retourner: «*anankè mè stènai*»²⁶!

Les apories théologiques et philosophiques engendrées par un concept inadéquat de nature – une nature réifiée et close sur elle-même –, sont donc radicalement dépassées et le moment décisif de la dialectique de l'action est celui où l'on reconnaît que toute action implique la médiation de la nature, s'y déploie nécessairement, s'y affronte et finalement emploie l'infini: véritable théergie seule capable de mettre l'action volontaire en équation dans la conscience²⁷.

La nature est donc cette présence riche d'une multiplicité d'absences qui ouvre le désir à ses propres implicites obscurs. Une présence active, germinale, peut-être, qui n'est que la trace que laisse Dieu et par où il invite l'homme à une synthèse qui est un perpétuel devenir; une perpétuelle «*epectase*»²⁸.

La dialectique blondélienne ne cesse de nous lancer vers un au-delà, parce qu'elle jaillit d'un en-deçà. Si au contraire nous pensons la nature comme une détermination close, le surnaturel ne pourra apparaître que

²³ M. Blondel, *Histoire et dogme*, rééd. Paris, PUF, 1956.

²⁴ Note «Transnaturel» rédigée par M. Blondel dans: André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, vol. 2, rééd. Paris, PUF, 1991, p. 1152.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ M. Blondel, *La philosophie et l'esprit chrétien I*, Paris, PUF, 1944, p. 232.

²⁷ M. Blondel, *A*, p. 352.

²⁸ Nous empruntons ici un terme à saint Paul, Phil. 3: 13, développé et thématiqué par Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse*, Paris, Cerf, 1987, p. 262 s.

comme une surcharge, une violence, et il ne sera pas possible de concevoir comment cette addition devient obligatoire, sinon extrinsèquement. Si, en revanche, on saisit la nature en sa genèse, si à une ontologie statique, on substitue une visée dynamique²⁹, si la nature est plutôt le résultat d'un «processus naturant» qui peut envelopper un principe de transfiguration, alors, la nature constitue bien la médiation d'une présence, qu'elle ne contient pas mais appelle: elle n'est plus seulement «couronnée» mais reprise en sous-œuvre par le surnaturel. Ce n'est pas la nature qui soutient le surnaturel: «c'est l'illumination divine qui est le centre générateur autour duquel la nature gravite»³⁰.

Comme le soulignait Jacques Paliard, la philosophie blondélienne est une philosophie du dépassement³¹: la problématique de la nature, au cœur de la dialectique de l'action, le montre clairement. Cette dialectique et cette problématique rapprocheraient d'ailleurs Blondel davantage de Schelling que de Hegel. Elles supposent en réalité un renversement total de perspective, qui pourrait peut-être, au fond, être nommé une conversion.

Car la possibilité entrevue d'un achèvement de l'action, par-delà la médiation complexe de la nature, nous oblige à formuler une suprême hypothèse qui outrepassa la nature ou plus exactement laisse entrevoir le don qui l'excède. Ce désaveu de la raison – posé par la raison elle-même – nous conduit au paradoxe le plus extrême, au cœur du procédé de rétorsion, que nous avons déjà évoqué: la transcendance est requise par la logique de l'immanence même.

Au centre de la dialectique de l'action, la nature convoque l'homme à sa destinée, à sa vocation, en l'intimité d'une présence nécessairement recon nue mais qui toujours précède et dont l'homme ne cesse d'interpréter les traces dans l'attente d'une communion amoureuse où la philosophie éprouve son insuffisance. Il reste à l'homme à faire encore le dernier pas, l'option qui donne sens: y consentir.

²⁹ Ce que *L'être et les êtres*, Paris, Alcan, 1935, p. 237, 259, 468, 485, désignera sous le terme de normative.

³⁰ J. Trouillard, «La présence de Dieu selon Blondel», dans *Existence et nature*, Paris, PUF, 1962.

³¹ J. Paliard, *M. Blondel ou le dépassement chrétien*, Paris, Julliard, 1950.